

---

**L.O.V.E.**

---

**LOU DELMOND**

---

Lou Delmond

L.O.V.E.

© Lou Delmond, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1410-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants

*« Il n'y a qu'un bonheur dans la vie c'est d'aimer et être aimé »*

George Sand

*« Je ne sais où va mon chemin mais je marche mieux quand ma main serre la  
tienne »*

Alfred de Musset

## Automne

Lola

— Putain, Fernanda !

À huit heures trente pétantes, le téléphone portable de Lola sonna, la tirant brusquement de son sommeil. Le temps de reprendre conscience des éléments qui l'entouraient – où elle était, quel jour on était, qui était allongé, nu, à ses côtés – et de dégager sa main de celle, inerte de sommeil, de Paul, déjà on sonnait à la porte.

Suivit une série de gesticulations et mouvements plus ou moins coordonnés pour s'extirper du lit, enfiler le peignoir jeté en boule à la sortie de la salle de bain, et après avoir passé une main dans sa tignasse blonde pour tenter d'y remettre un peu d'ordre, claquer la porte de la chambre en criant « J'arrive ! » avant d'ouvrir à la femme de ménage, qui venait faire ses deux heures de repassage hebdomadaires.

Lola échangea deux ou trois formules d'usage sur le temps avec Fernanda, lui désigna la montagne de vêtements à repasser en lui précisant les degrés d'urgence, pris soin de refermer la porte de la pièce où trônait la planche à repasser derrière elle et retourna dans sa chambre. Paul s'était réveillé et la regardait d'un air affectueux.

— Bien dormi ? lui demanda-t-il.

Elle sourit. Ils n'avaient guère dormi plus de deux heures. Paul était non seulement un coup exceptionnel, mais il était également drôle et curieux de tout. Lorsqu'ils se voyaient ils étaient (presque) aussi avides de parler de mille choses que de faire l'amour. Une fois leurs corps satisfaits, ils parlaient jusqu'à tomber d'épuisement, au petit matin.

Lola l'avait rencontré au jardin du Luxembourg, un dimanche après-midi, six

mois auparavant. Elle était venue profiter du premier soleil d'avril comme beaucoup d'autres parisiens, la place manquait. Lorsqu'elle l'avait vu qui bouquinait, les jambes confortablement étendues sur une chaise, elle avait fondu sur lui et l'avait prié, en le regardant bien en face, d'avoir l'amabilité de libérer ce deuxième siège afin qu'elle puisse s'y installer pour se livrer à la même occupation que lui, la pénurie de sièges ne lui ayant sûrement pas échappé.

Il avait souri, saluant en son for intérieur, le culot de cette séduisante emmerdeuse, et se redressant sur son siège, avait obtempéré sans mot dire. Elle avait alors sorti son livre de son sac à main, et lui n'avait pas pu s'empêcher d'en lire le titre : *Amok*. Presque malgré lui, il s'était entendu dire, avec enthousiasme :

— Alors, vous aimez Zweig ? C'est mon idole !

Elle avait relevé la tête de son livre et à son tour avait souri.

— Moi aussi.

Ils avaient échangé leurs points de vue, sa préférence à elle c'était *Lettre d'une inconnue*, elle l'avait lue peut-être dix fois et même dans le texte, car elle avait fait de l'allemand à l'école. Lui était fasciné par *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme*, il trouvait ce personnage étonnamment moderne, même plus moderne que beaucoup d'entre nous, elle s'abandonne toute entière à sa passion et combien sommes-nous à pouvoir en dire autant, prisonniers que nous sommes de nos conventions. Elle n'était pas d'accord, l'héroïne de *Lettre d'une inconnue* était beaucoup plus entière, plus sincère, ce n'était pas une folie passagère, mais le sacrifice d'une vie qui était en jeu et ça vraiment, ça forçait le respect. Il lui avait demandé si elle serait capable d'en faire autant. Elle avait éclaté de rire.

— Bien sûr que non ! Je ne suis pas le genre qui se sacrifie et encore moins pour un homme !

Ils avaient longtemps parlé cet après-midi-là, de Zweig un peu, puis surtout d'eux, car au fond, c'était bien ça qui les intéressait en premier lieu, leur aventure en train de commencer, là, devant le bassin du Luxembourg.

Paul était architecte, oui, cela marchait pas mal, grâce à la chance sans doute, d'avoir eu deux projets intéressants dès la sortie de l'école, à un bon carnet

d'adresse qu'il avait mis du temps à constituer et, ajouta-t-il en souriant légèrement, grâce à un peu de talent, j'espère. Il avait trente-quatre ans et en dehors de l'architecture et de la lecture, il adorait chiner et se promener dans Paris. Du sport il en faisait, mais plus par devoir que par passion, pour s'entretenir, éliminer les toxines et le stress. Il courait deux fois par semaine au parc Montsouris car il n'habitait pas très loin dans le treizième.

Lola l'écoutait tout en le regardant avec attention : oui, c'était bien son type, plutôt grand et d'allure sportive, le visage régulier, ni trop anguleux ni trop plein, le teint mat, un nez un peu fort peut-être, mais qui ne rompait pas l'harmonie générale, des yeux bruns, doux sans être timides. Beau gosse, mais pas le genre spectaculaire, plutôt dans le genre petit français romantique à la Romain Duris dans *L'Auberge Espagnole*.

Ils n'avaient pas perdu de temps ; quand le Luco avait fermé ses portes, il avait proposé de la raccompagner chez elle à pied, cela ferait une jolie promenade. Ils sentaient bien l'envie monter en eux, mais lorsque Lola avait invité Paul à prendre l'apéritif dans l'appartement qu'elle venait d'acheter rue Française pour qu'il lui donne des conseils d'aménagement intérieur, il avait marqué un temps d'hésitation.

— Ecoute, Lola, tu me plais et j'ai terriblement envie de toi, seulement voilà, je ne vais pas te baratiner, je ne suis pas libre, avait-il dit en baissant les yeux.

— On s'en fout, moi, je suis libre, lui avait-elle répondu d'un ton décidé. Puis elle l'avait entraîné, doucement mais fermement, derrière elle sous le porche de l'immeuble. Une fois que la porte de l'appartement fut refermée et qu'ils se furent débarrassés de leurs vêtements devenus encombrants, Lola avait pu constater que Paul n'était pas seulement doué en architecture.

Depuis, ils se voyaient occasionnellement, quand Paul était libre, au mieux tous les quinze jours, et Lola ne se plaignait jamais de cet arrangement, ni ne demandait la moindre explication à Paul. Elle sentait bien que ses amies étaient un peu perplexes. Emma condamnait même ouvertement cette relation. Un jour, elle lui avait dit :

— Sans parler du fait que ce n'est pas vraiment pas sympa pour cette pauvre fille, tu joues un jeu dangereux pour toi, j'espère que tu t'en rends compte ?

Lola avait haussé les épaules et répondu sèchement.

— Mais ma pauvre Emma, je profite juste de la vie, comme elle vient. Ce type me plaît, il baise divinement bien. Tu ferais mieux d'en faire autant !

Lola avait bien senti Emma se raidir et s'était radoucie.

— Ecoute Emma, je sais que tu t'inquiètes pour moi, mais je t'assure, c'est juste une aventure qui pimente mon quotidien. Rien de plus, et elle finira sans doute très rapidement. Pas de quoi en faire un plat, je t'assure.



Ornella

— Ciao Ornella. Non ci sei ? Be, richiamero piu tardi. Bacioni.

Mamma. C'était la seule à appeler au pire moment, le vendredi matin, alors qu'elle savait très bien que c'était le lendemain du jour de tournage et que par conséquent, Ornella dormait encore pour récupérer. Le mal était fait. Ornella, enfilant prestement son jean et ses Converse, décida qu'il était l'heure de prendre son premier caffè stretto. Confortablement allongée sur une réédition de la chaise longue Le Corbusier, elle contemplait le spectacle des toits de Paris dans son penthouse de la rue Vaneau, avant de retourner au bureau subir l'épreuve du montage, ce qu'elle détestait tout particulièrement.

Ornella s'étira. Décidément, ces séances de tournage l'épuisaient. En même temps, elle se sentait agitée d'une espèce d'euphorie fébrile à la fin de chaque tournage, qui lui donnait toujours l'énergie d'aller finir la nuit en boîte avec l'équipe. Ah l'équipe. Elle aimait diriger, cela devait être un gène familial, mais elle avait aussi compris qu'il fallait écouter les autres, sans parti pris, même si ce n'était pas toujours aisé. Elle était rédactrice en chef d'une émission sur la mode, animée par une vedette du petit écran. Il lui en imposait par son expérience, elle qui était fraîchement arrivée dans le monde de la télévision. À peine trois ans plus tôt, elle avait décidé de ranger définitivement sa triste robe d'avocat au placard pour entrer dans cet univers glamour qui l'avait toujours fascinée. Elle avait cependant pris soin de ne rien faire paraître de ses appréhensions et on aurait pu croire qu'elle avait un long passé à la télé tant elle semblait y être à l'aise. Ornella avait une douceur naturelle, un charme irrésistible, qui lui garantissaient une grande force de conviction. Elle n'avait pas cette fougue latine que l'on caricature à plaisir. Physiquement comme dans son comportement, elle était tout velours. Cela lui avait permis de balayer en quelques semaines seulement les réticences de son animateur, qui lui faisait maintenant les yeux doux. Avec ses amis, c'était pareil. Tout le monde aimait Ornella. On l'aimait pour son humeur toujours enjouée, sa générosité et sa fidélité. Les amis d'Ornella étaient en règle générale, appelés à le rester longtemps. En amour, c'était tout autre chose. Elle avait beau être entourée d'une cour de prétendants, en dehors de quelques histoires rapidement oubliées, elle n'avait jamais connu

de relation amoureuse vraiment sérieuse. Le grand frisson, s'il existait ailleurs que dans les contes de fées, elle ne l'avait pas encore connu.

Le téléphone sonna de nouveau. Elle vit le nom d'Emma s'afficher et répondit immédiatement.

— Ornella ? C'est Emma. J'espère que je ne te réveille pas...

Au son de sa voix, Ornella comprit instantanément qu'il y avait un problème.

— Non, mais je suis un peu dans les vaps ce matin – lendemain de tournage tu comprends. Ça ne va pas ?

Il y eut un bref silence, suivit d'un flot de paroles entrecoupé de sanglots.

— C'est Jean. Maman m'a appelée hier soir, elle a croisé sa mère dimanche dernier à la messe. Il se marie avec Elle. Tu te rends compte ? Et Pierre, qu'est-ce que je vais lui dire à Pierre ? « Papa s'est barré avec la fleuriste du coin et maintenant il l'épouse ? »

— Calme-toi, calme-toi. Emma, sois raisonnable. Il est parti il y a plus de deux ans, il t'a laissé sans complexe avec un bébé, c'est un gros enfoiré, rien de nouveau. Crois-moi, il vaut mieux qu'il en fasse baver une autre, c'est elle qui est à plaindre.

— En plus Pierre a une otite carabinée, j'ai passé une nuit blanche au pied de son lit, la baby-sitter me plante demain soir pour notre dîner et j'ai un boulot de folie – je suis toute seule au bureau et il y a une meute d'avocats qui débarque dans une heure pour un audit fiscal. J'en peux plus...

— Emma, s'il te plaît calme-toi. Ecoute, pour la baby, on peut sûrement s'arranger avec Val, ce n'est pas très grave. Et une otite, cela passe, tu en as vu d'autres. Pour aujourd'hui, tu fais ce que tu peux, et tu verras, ça ira.

Au bout du fil, les sanglots avaient cessé. On entendait quelques reniflements, mais Ornella sentit que la crise était passée.

— Ok, ça va aller. Je suis vraiment désolée de t'avoir dérangée, ça va mieux maintenant je t'assure. Je suppose que je suis un peu trop fatiguée...

— Ne t'en fais pas je comprends – tu m'appelles quand tu veux, ok ? Et on se